

EMMANUEL DE WARESQUIEL

**J'ai tant vu  
le soleil**

essai

*nrf*

GALLIMARD

## DU MÊME AUTEUR

- LE DUC DE RICHELIEU, UN SENTIMENTAL EN POLITIQUE, 1766-1822, Perrin, 1990, rééd. 2009. Grand prix Gobert de l'Académie française.
- BRÈVES MACHINERIES DU SILENCE, Éditions du Cherche-Midi, 1995.
- TALLEYRAND : LE PRINCE IMMOBILE, Fayard, 2003, rééd. 2006; Tallandier, coll. «Texto», 2015. Prix de la Fondation Napoléon; prix Thiers de l'Académie française; sélectionné parmi les dix meilleurs livres de l'année 2003 par *Le Point*.
- LETTRES D'UN LION. CORRESPONDANCE INÉDITE DU GÉNÉRAL MOUTON, COMTE DE LOBAU 1812-1815, Nouveau Monde éditions, coll. «La Bibliothèque Napoléon», 2005.
- L'HISTOIRE À REBROUSSE-POIL, Fayard, 2005; Tallandier, coll. «Texto», 2014.
- UN GROUPE D'HOMMES CONSIDÉRABLES : LES PAIRS DE FRANCE ET LA CHAMBRE DES PAIRS HÉRÉDITAIRE DE LA RESTAURATION 1814-1831, Fayard, 2006.
- MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES DU PRINCE DE TALLEYRAND, Robert Laffont, coll. «Bouquins», 2007.
- CENT-JOURS : LA TENTATION DE L'IMPOSSIBLE, MARS-JUILLET 1815, Fayard, 2008; Tallandier, coll. «Texto», 2014. Grand Prix Chateaubriand de la Vallée-aux-Loups; prix des Écrivains combattants.
- FÉLICIE DE FAUVEAU. PORTRAIT D'UNE ARTISTE ROMANTIQUE, Robert Laffont, 2010; coll. «Documento», 2013.
- TALLEYRAND : DERNIÈRES NOUVELLES DU DIABLE, CNRS éditions, 2011. Prix Du Guesclin; prix des Ambassadeurs.
- ENTRE DEUX RIVES, DIX ÉCRIVAINS DEVANT LA MORT, L'Iconoclaste, 2012; FINS DE PARTIE, CNRS éditions, coll. «Biblis», 2016.
- FOUCHÉ : LES SILENCES DE LA PIEUVRE, Tallandier/Fayard, 2014; Tallandier, coll. «Texto», 2018. Prix Essai France Télévisions 2015; prix spécial de la biographie politique; prix de la meilleure biographie LIRE; prix du Nouveau Cercle de l'Union; prix André Castelot; prix du Mémorial d'Ajaccio.
- C'EST LA RÉVOLUTION QUI CONTINUE! LA RESTAURATION, 1814-1830, Tallandier, 2015. PENSER LA RESTAURATION, 1814-1830, coll. «Texto», 2019.

*Suite des œuvres d'Emmanuel de Waresquiel en fin de volume*

J'AI TANT VU LE SOLEIL



EMMANUEL DE WARESQUIEL

J'AI TANT VU  
LE SOLEIL

essai

*nrf*

GALLIMARD



*À Hélène d'Andlau*





## Nota bene

*J'ai écrit ce petit texte en août 2019, à la campagne. Il est beaucoup trop rapide et succinct pour avoir une quelconque valeur scientifique. D'ailleurs, je n'y ai mis presque aucune note. Les stendhaliens, et ils sont nombreux, y trouveront à redire. Je ne l'ai pas écrit pour eux, mais pour moi, par pur plaisir. Je l'ai écrit entre deux chapitres d'un prochain livre consacré à la Révolution française parce que je ne savais pas comment transporter, jusqu'au milieu de mes champs, les trois cents gros bouquins qui, à Paris, me servent de documentation. J'envie les romanciers. Ils n'ont besoin de rien pour voyager. L'historien est à la tortue ce que le poète est au faon. Il porte sa maison sur son dos et n'a pas la démarche légère. Je l'ai donc écrit par surprise, en maraudeur. J'étais animé à ce moment-là de cet « état de grâce » particulier, de cette disposition passagère à la légèreté et au bonheur sans laquelle on ne peut aimer Henri Beyle. Je l'ai écrit parce que je le lis depuis trente ans. D'aucuns me diront que ce sont des devoirs de vacances. Il n'y a pas de devoir qui vaille avec lui. Quant aux vacances, le mot me plaît. Henri Beyle a vécu en vacances. Sa vie ressemble à*

*l'improbable fiche signalétique inventée par Gracq à l'usage de ses personnages :*

« [...] Lieu de naissance : non précisé ;  
date de naissance : inconnue ;  
nationalité : frontalière ;  
parents : éloignés ;  
état civil : célibataires ;  
enfants à charge : néant ;  
profession : sans ;  
activités : en vacances ;  
situation militaire : marginale ;  
moyens d'existence : hypothétiques ;  
domicile : n'habitent jamais chez eux [...] . »

*Beyle est un personnage de grandes vacances. Les hasards de sa vie ont été la pente de ses rêves.*

## I

Je commence ceci au milieu de l'été, à la campagne, dans un bureau trop encombré de souvenirs, persiennes fermées et paupières à demi closes. L'hiver, on lit, l'été on relit ce qu'on a aimé autrefois. Parfois, cela tourne court, le plus souvent, le plaisir qu'on a éprouvé à la lecture de certains auteurs est comme décuplé, vingt ou trente ans plus tard. Donc, je relis Stendhal. Pas seulement ses romans, mais ses lettres, son journal, la *Vie de Henry Brulard*, les *Souvenirs d'égotisme*. Je suis retourné à ma bibliothèque, j'ai ressorti mes vieilles éditions, pas les Pléiade, les trois volumes de sa correspondance reliés en basane rouge, publiés par Paupe en 1908 chez Charles Bosse, sans doute mon premier achat de bibliophile à la librairie d'Emmanuel Lhermitte, rue Guynemer à Paris. Et puis les vieux Folio brochés réédités par Gallimard dans les années 1970, aux pages jaunies, cornées et annotées au crayon. Il y a du plaisir à reprendre ses vieux livres. On renoue avec des amis d'enfance. On y entre comme on suivrait le lapin au pays d'Alice. Avec ceux de Beyle je pars en voyage, et

c'est un voyage sentimental. À chacun sa stendhalie ! Voilà des années que j'avais envie d'écrire sur lui. Nous y sommes.

Il n'y a entre l'œuvre de Stendhal et sa vie que l'épaisseur d'une feuille de papier à cigarettes. Personne n'a été plus sainte-beuvien que lui. Et en même temps, il s'est longtemps caché d'écrire. Blaise Cendrars, dans les tranchées de la Grande Guerre, détestait qu'on lui parle de poésie. Jusqu'à la fin des années 1820, très peu de ceux qui ont connu Henri Beyle ont su qu'il écrivait. Ses tout premiers livres paraissent sous diverses initiales. Il s'invente un premier pseudonyme avant d'adopter celui qu'on lui connaît<sup>1</sup>. Rien ne l'a plus amusé que l'étonnement de ceux qui le découvriraient écrivain. Il se méfiait instinctivement des traces écrites. Elles étaient à ses yeux toujours dangereuses et compromettantes, le signe de la méchanceté des hommes. Dans ses romans (*La Chartreuse de Parme*, *Le Rouge et le Noir*), les lettres de dénonciation bouleversent à jamais le destin de ses personnages. Il craignait tant la police qu'il chiffrait ses propres lettres ou les faisait commencer par

1. Louis Alexandre César Bombet pour son tout premier livre publié, les *Lettres écrites de Vienne en Autriche sur le célèbre compositeur Jh Haydn* [...], chez Didot à Paris en 1814. Son *Histoire de la peinture en Italie* en 2 volumes, également éditée chez Didot l'aîné en 1817, paraît sous les initiales M.B.A.A. Il faut lire : « M. Beyle, Ancien Auditeur. » Beyle avait été nommé auditeur au Conseil d'État de Napoléon en août 1810. Le pseudonyme Stendhal apparaît pour la première fois à l'occasion de la parution la même année de *Rome, Naples et Florence en 1817*, chez Delaunay et Pélicier, libraires à Paris.

d'assez cocasses indications de commerce : « J'ai reçu vos soies grège et je les ai emmagasinées en attendant leur embarquement » ! Il aimait aussi tromper les autres sur lui-même. De son vivant, personne n'a su exactement quels gens il voyait, quels livres il lisait, quels voyages il faisait. Il se dérobaît d'instinct, usait sans cesse de diminutifs, d'acronymes, d'anagrammes, changeait de langue et de nom au point d'en avoir adopté plus de deux cents : Dominique, Mocenigo, Bombet, Cotonet, Esprit, William Crocodile, Choppier des Ilets, le comte de l'Espine, F. de Lagenevais et bien sûr Stendhal, dont il fait son nom de plume en 1817. Tous sont le même Henri Beyle multiplié à l'infini comme le serait l'image déformée d'Orson Welles dans la grande scène finale des miroirs de *La Dame de Shanghai*. La police de Fouché, le très efficace ministre de Napoléon, n'explique pas tout. Stendhal s'amuse. Il s'invente en facétieux, par jeu, par moquerie peut-être, par pudeur certainement. « Comment m'amuserai-je quand je serai vieux, si je laisse mourir la bougie qui éclaire la lanterne magique ? »

S'il change sans cesse de nom, c'est aussi parce qu'il croit être sans cesse un autre. C'est pour cela qu'à dix-huit ans, il commence à écrire son journal. Il le tiendra jusqu'à sa mort. Sans lui, il ne se comprendrait plus au bout de deux ans. « Ce journal est fait pour Henri s'il vit encore en 1821, note-t-il sous l'Empire. Je n'ai pas envie de lui donner occasion de rire aux dépens de celui qui vit aujourd'hui. Celui de 1821 sera devenu froid et

## EMMANUEL DE WARESQUIEL

### J'ai tant vu le soleil

« De son vivant, personne n'a su exactement quels gens il voyait, quels livres il lisait, quels voyages il faisait. Il se déroba d'instinct, usait sans cesse de diminutifs, d'acronymes, d'anagrammes, changeait de langue et de nom au point d'en avoir adopté plus de deux cents : Dominique, Mocenigo, Bombet, Cotonet, Esprit, William Crocodile, Choppier des Ilets, le comte de l'Espine, F. de Lagenevais et bien sûr Stendhal, dont il fait son nom de plume en 1817. Tous sont le même Henri Beyle multiplié à l'infini comme le serait l'image déformée d'Orson Welles dans la grande scène finale des miroirs de *La Dame de Shanghai*. La police de Fouché, le très efficace ministre de Napoléon, n'explique pas tout. Stendhal s'amuse. Il s'invente en facétieux, par jeu, par moquerie peut-être, par pudeur certainement. "Comment m'amuserai-je quand je serai vieux, si je laisse mourir la bougie qui éclaire la lanterne magique?" »

*Emmanuel de Waresquiel est l'auteur d'une œuvre importante sur la Révolution, l'Empire et la Restauration. Ses biographies de Fouché, de Talleyrand et de Marie-Antoinette (Juger la reine, Taillandier, 2016) sont devenues des classiques. Il a en outre publié plusieurs essais littéraires ; Le temps de s'en apercevoir (L'Iconoclaste, 2018) a reçu le prix des Deux Magots en 2019.*



## **J'ai tant vu le soleil** Emmanuel de Waresquiel

Cette édition électronique du livre  
*J'ai tant vu le soleil* d'Emmanuel de Waresquiel  
a été réalisée le 9 mars 2020  
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072887505 – Numéro d'édition : 363972).

Code Sodis : U31652 – ISBN : 9782072887512  
Numéro d'édition : 363973.